« Des avatars contextuels de textes : une approche interdisciplinaire »

Avant-propos

Maria Caterina Manes Gallo

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/essais/2597>

DOI : 10.4000/essais.2597

ISSN : 2276-0970

Éditeur

École doctorale Montaigne Humanités

Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2017

Pagination : 7-15

ISBN : 979-10-97024-02-4

ISSN : 2417-4211

Référence électronique

Maria Caterina Manes Gallo, « « Des avatars contextuels de textes : une approche interdisciplinaire » », *Essais* [En ligne], 12 | 2017, mis en ligne le 12 octobre 2020, consulté le 25 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/essais/2597> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/essais.2597>

Des avatars contextuels de textes : une approche interdisciplinaire

Avant-propos

Maria Caterina Manes Gallo

Indépendamment de son mode de production oral ou écrit, et de son support physique (papier, réseau informatique, bande magnétique), le « texte », en tant que vecteur de communication, ne semble pas pensable sans la prise en compte d'un/des « contexte(s) » de sa production et de sa circulation au sein du corps social. S'en tenir à la clôture du texte sur lui-même présente l'inconfortable conséquence de lui prêter comme horizon le seul modèle du texte sacré, comme « texte-produit », plus ou moins intangible, et dont la pérennité ne saurait être garantie que par un souci pointilleux de sa littéralité¹. Or au contraire, c'est bien sa circulation et sa transformation en réception (citation, paraphrase, synthèse...) au sein du corps social qui assure au « texte » une pérennité en tant que vecteur de communication.

Cependant, que la fonction *des textes* ne puisse être pensée sans la prise en compte d'un/des contextes de leur production et/ou de leur circulation, cerner en quoi consistent les « contextes » qui accompagnent la naissance et la vie *des textes* demeure une entreprise complexe pour différentes raisons. En premier lieu, à la revendication de son omniprésence fait face la difficulté de son identification, l'étymologie plaçant le « contexte » tantôt au sein du texte (*i.e.* comme co-texte), tantôt en dehors de ce dernier. En second lieu, quand bien même on n'accepte que la seconde solution, on est d'emblée confronté aux choix des critères pour délimiter la multi-dimensionnalité du « contexte ».

1 Jeanne-Marie Barbéris, *Texte/Textualité*, in Catherine Détrie, Paul Siblot et Bertrand Verine (éds), *Termes et concepts pour l'analyse du discours : une approche praxématique*, Honoré Champion, Paris, 2001, p. 349-356.

La problématique des relations entre « textes » et « contextes » a déjà constitué un objet de réflexion à la fois disciplinaire, au sein des sciences du langage² et interdisciplinaire³ en sciences humaines et sociales.

Dans le présent dossier, cette problématique est revisitée en approfondissant un double questionnement. Partant de la *pluri-dimensionnalité des contextes de réception (temps, lieu, support, environnements culturels...)*, en quoi modifient-ils un « texte » ? Et parallèlement, *qu'est ce qui permet au « format » séquentiel du texte de demeurer un vecteur de savoirs et de connaissances, indépendamment de ses contextes de production ou de circulation ?*

L'objectif est d'alimenter la réflexion sur les relations d'autonomie et de dépendance des notions de « texte » et de « contexte » par le regard croisé de chercheurs en sciences du langage, littérature, philosophie, psychologie sociale et sciences de l'information et de la communication. À partir de cet objet commun, l'attention est portée sur deux aspects différents de la configuration de ces relations. Notamment, d'un côté, les modes physiques (oral ou écrit) de production du/des texte(s) et de l'autre, les supports (papier, numérique, audio-visuel) qui en garantissent la réception et la circulation au sein du corps social.

Les propos qui suivent visent à donner un bref aperçu des entrelacs qu'entretiennent les deux notions de « texte » et de « contexte » ainsi que leur complexité lorsqu'ils sont examinés sous ces deux aspects.

Le « texte » : Des textes ou du texte ?

La compétence verbale de l'espèce humaine ne se déploie généralement pas par des productions ou des échanges de mots isolés mais plutôt par des agencements réglés de mots qui permettent de donner corps et forme à une pensée, une pensée qui, par le truchement même de ce *tissage* devient partageable. Même si l'on s'accorde sur le fait que le « format texte » précède toute distinction entre production orale ou écrite, son statut anthropologique reste à déterminer.

Comme chacun sait, la métaphore du *tissu*, du *tissage*, caractérise, dès l'origine, l'étymologie du terme « texte », d'où les expressions du langage commun la *trame du texte* ou de spécialité la *texture du texte*. Cependant, comme le

2 Voir le numéro 129-130 de la revue *Pratiques*, paru en juin 2006. Comme le précise Guy Achard-Bayle dans sa présentation, le numéro visait à rendre compte des relations qu'entretiennent contexte(s) et texte(s), selon une perspective des sciences du langage et en prenant en compte les aspects didactiques de cette question, selon l'esprit de la revue *Pratiques*.

3 Voir Yves Jeanneret et Nicolas Meeüs (éds), *Que faisons nous du texte ?*, Presses Universitaires Paris Sorbonne, 2012. Dans cet ouvrage collectif est examinée la *production des savoirs comme travail sur le texte et du texte*, en mettant en confrontation l'utilisation du texte en musique classique et contemporaine, en sociologie, en littérature, en traitement automatique de la langue écrite et en science de la communication.

souligne Daniel Dubuisson⁴, spécialiste des mythologies et des religions, la métaphore multiséculaire et désormais évidente du *tissage*, demeure mystérieuse : elle pose mais n'explique pas en quoi consiste la *fonction textuelle*. Pour cela, Daniel Dubuisson suggère de partir du caractère paradoxal du texte. Un objet qui, en parlant toujours d'autre chose que de lui, ne cesse de parler de lui-même, de son ordre profond, de sa trame. C'est cette même trame, constituée du lacs des signes qui transfigure la parole fugace et éphémère en un objet ordonné, réticulé et circonscrit, à vocation cosmographique, dessinant un univers dans le temps et dans l'espace.

C'est par l'opération de textualisation que l'être humain, dans la langue, pense le monde et s'oppose à son impermanence et à son désordre. C'est en manipulant *des matrices narratives, descriptives, argumentatives qu'ils entrelacent* que les êtres humains peuvent contempler le monde, le transformer en un cosmos achevé ou une histoire intelligible et découvrir du sens⁵. C'est cette possibilité d'inlassable répétition d'une organisation ordonnée, d'une totalité signifiante et homogène garantie par le « format texte »⁶ qui rassure l'être humain dans son aspiration vers une unité, une raison d'être. En rendant le monde « dicible », le « texte » permet aussi, simultanément, de penser le monde comme un tout organisé. Projection de l'ordre textuel sur le monde et ordre du monde se rejoignent dans la *fonction textuelle*, d'où le redoutable pouvoir du/des texte(s).

Le « texte » semble détenir une productivité de sens autonome qui perdure, s'opposant à toute réduction aux seules caractéristiques des contextes qui le traversent et qu'il traverse. Le caractère irréductible de la *textualité* semble aller de pair avec ses potentialités d'interprétation. L'irréductibilité permet d'assimiler l'organisation éminemment séquentielle du « texte » à une forme de mémoire « externe » (non pas « machinique » mais humaine), indispensable au processus de transformation de la pensée en quelque chose d'intelligible et donc partageable de façon à la fois intra et intersubjective.

D'après ce qui vient d'être dit, on sent toutefois pointer une ambiguïté sous-jacente au terme « texte ». Une telle dénomination semble renvoyer alternativement *aux textes*, comme objets empiriques dénombrables, constitués de matrices discursives différentes, mais aussi à *du texte* comme objet théorique. *Du texte* : une totalité que les sémioticiens définissent comme *la textualité*. Un objet sémiotique qui ne se constitue qu'à partir de son essentielle hétérogénéité ; notamment la variété à la fois des pratiques langagières, au sein desquelles il peut être produit, ainsi que des interprétations dont il peut faire l'objet⁷.

4 Daniel Dubuisson, *Anthropologie poétique. Prolégomènes à une anthropologie du texte, L'Homme*, vol. 29, n° 111, 1989, p. 222-235.

5 *Ibid.*, p. 230.

6 Indépendamment des genres auxquels peuvent appartenir les textes concrets.

7 Sémir Badir, *Le texte : objet théorique, objet empirique*, in Y. Jeanneret et N. Meeüs (éds), *Que faisons nous du texte ?*, PUPS, Paris, 2012, p. 11-22.

Ainsi le « texte » est-il pensé comme un résultat et comme une catégorie, une catégorie comprenant à la fois les dimensions logistique, mémorielle, sociale et langagière de l'héritage. Seule une telle catégorie contribue à préserver *du texte* de toute réduction au code (pérennisation de sa trace), à l'intentionnalité (reconnaissance de ses formes) ou à la performativité (mouvement de sa reprise)⁸.

Catégorie fondamentale pour tout chercheur, indépendamment de son horizon disciplinaire, le « texte » est bien le « format » principal des *matériaux discursifs* « sur » lesquels et « à partir » desquels se déploie l'activité d'investigation, depuis la constitution et l'analyse de l'objet d'étude jusqu'à l'exposition de ses résultats.

En ce sens, la production de connaissance(s), notamment dans les disciplines dites humanistes, repose très largement sur une dynamique de transformation *des textes* (produits et assimilés) : *i.e.* une dynamique de transformation qui, comme on le verra plus bas, à l'oral comme à l'écrit, joue le double rôle de partenaire de réflexion et de vecteur de communication intra et intersubjective.

De la pluri-dimensionnalité des contextes

Le « texte » de catégorie abstraite devient donc un objet empirique, polysémique, résultat de plusieurs activités, à la fois autoriales et éditoriales. Activités éditoriales qui, notamment à l'écrit, déterminent le *pouvoir silencieux* de « l'image du texte » qui donne à voir et à lire un contenu à partager, sorte de « texte second » sans lequel ce même contenu resterait inaudible parce qu'illégitime⁹. Comme on le verra plus loin, « l'image du texte » intervient aussi dans l'étape fondamentale de l'analyse du discours oral, représentée par le travail de transcription.

Reste le problème de la caractérisation de l'ordre du « texte », en tant que résultat de l'action langagière qui est à l'origine du *tissage* du « texte », problème évoqué par Daniel Dubuisson.

Généralement, les linguistes reconnaissent à ce *tissage* « texte » deux dimensions complémentaires. En bref, la première dimension renvoie plutôt à l'organisation du « texte » comme *unité de production transphrastique*, *i.e.* dépassant les limites d'une phrase. Une unité de production monologale ou dialogale, constituée d'éléments de rang différents¹⁰, organisés selon des rela-

8 Yves Jeanneret, Le procès de numérisation de la culture : un défi pour la pensée du texte, *Protée*, vol. 32, n° 2, 2004, p. 9-18.

9 Emanuel Souchier, L'image du texte pour une théorie de l'énonciation éditoriale, *Les cahiers de médiologie*, vol. 2, n° 6, 1998, p. 136-145.

10 Pour le discours écrit : la phrase ou le paragraphe ; pour le discours oral : les tours de parole ou les séquences, par exemple d'ouverture ou de clôture dans une conversation.

tions d'interdépendance, tendant à produire sur le destinataire un effet de cohérence et progressant vers une fin¹¹.

La seconde dimension, quant à elle, met l'accent sur la fonction communicationnelle du « texte » en tant que *discours* produit dans le cadre de pratiques socio-discursives réglées. Cette dimension contribue à catégoriser les textes empiriques, dans les termes de *scènes de parole* appartenant à un « genre »¹². L'hétérogénéité *des textes* produits dépend donc des coordonnées spatio-temporelles, des modes physiques de production de l'action verbale et de sa finalité, ainsi que des partenaires impliqués ou mis en scène au sein du discours porté par un texte. Autrement dit, l'ancrage langagier de tout discours en tant qu'*unité de production transphrastique* présuppose clairement la mise en fonctionnement d'un système de langue, même si cette mise en fonctionnement se voit réglée par des paramètres situés (en partie) hors du système.

La complexité des relations qu'entretiennent les notions de « texte » et de « contexte » acquiert une épaisseur concrète si on l'examine dans le cadre des modes physiques de production oral *vs.* écrit¹³ des « textes ».

La dimension textuelle du discours oral (*i.e.* sa verbalisation) est difficilement dissociable du contexte qui, à la fois, accompagne sa production et détermine sa réception. Dans les situations d'interaction (conversations, dialogues, entretiens de différents types...), le contexte, à la fois vocal et gestuel, constitue un tout avec la trace verbale. En d'autres termes, c'est cette multi-modalité du *totexte*¹⁴ (*i.e.* énoncé verbo-voco-gestuel), qui rend l'échange signifiant pour les deux partenaires et assure la progression de l'interaction.

Cependant, le discours oral semble affecté par une seconde dimension textuelle, qui est relative à sa « mise en texte » par la transcription. Pratique qui, en mettant en œuvre une *textualisation* de l'objet (*i.e.* la donnée verbo-vocale-kynésique enregistrée) le rend intelligible à l'analyste. Avec un bémol, néanmoins, pour ce dernier en effet, le « contexte » de ce nouvel objet est à

11 Cf. Dominique Maingueneau, *L'analyse du discours : introduction aux lectures de l'archive*, Hachette Supérieur, Paris, 1991, ou Jean-Paul Bronckart, *Activité langagière, textes et discours*, Delachaux et Niestlé, Lausanne, 1996.

12 Je n'entrerai pas dans l'épineuse question de la différence entre « types » et « genres » de textes et/ou de discours. Voir par exemple, (Bronckart, 1996) qui, dans le cadre de l'interactionisme socio-discursif, distingue genres de textes et *architypes* de discours (*i.e.* modes de structuration du discours pouvant coexister dans un même texte), en contraste avec (Maingueneau, 2007) qui distingue deux régimes de « généricité » du discours (*i.e.* genres conversationnels *vs.* genres institués) qu'il analyse en terme de *scène d'énonciation*, notion qui lui permet de différencier le contexte du discours (*scène englobante* et *scène générique*) du contexte construit par le discours (*scénographie*).

13 L'exception remarquable de cette opposition est représentée, par exemple, par les écrits numériques synchrones et asynchrones (e.g. chats, mail, forum...) dont l'organisation discursive renvoie souvent à des formes hybrides entre production orale et écrite.

14 Jacques Cosnier, La gestualité conversationnelle, *Cahiers de Linguistique analogique*, n° 5, 2008.

reconstruire et à prendre en compte dans les termes des savoirs (linguistiques, socio-pragmatiques, encyclopédiques...) partagés de façon plus ou moins implicite par les participants à l'interaction¹⁵.

Dans le cadre de l'étude du discours oral, cette distinction entre situation d'interaction (enregistrée) et situation d'analyse (retranscription) permet de mettre en évidence une deuxième dépendance entre « texte » et « contexte ».

D'un point de vue communicationnel, le décalage temporel entre production et réception du texte écrit engendre, inévitablement, l'émergence de deux contextes différents. Le contexte qui accompagne la génération du texte, comme une unité de signification autonome,¹⁶ et le contexte historico-culturel¹⁷ ou l'*horizon d'attente* dans lequel s'inscrit sa réception¹⁸.

À la frontière entre forme et contenu du texte écrit, et malgré le changement de support physique (du papier au support numérique), « *l'image du texte* » demeure cependant comme forme d'organisation des savoirs, pour les faire voir, les faire lire au destinataire humain. L'exemple emblématique des discours procéduraux permet de montrer comment la configuration *scripto-visuelle* de ce genre de discours contribue à placer son contenu à la *jonction entre action verbale et action dans le monde*¹⁹.

Avec l'avènement de l'hyper-textualisation, les « contextes » du texte écrit se sont multipliés et leurs enchevêtrements complexifiés. Le « texte » sur support numérique est chaque fois (*i.e.* pour chaque nouvel utilisateur) réinscriptible (*i.e.* affichage à l'écran), par l'ensemble d'algorithmes qui transforment en une « *image du texte* » des données, non signifiantes pour un lecteur humain, mais traités par les moteurs de recherche²⁰. D'où, d'un côté, le divorce entre support et mémoire du signe dont l'union a, au contraire, fait le succès du texte sur support papier et, de l'autre, la transformation de nos pratiques de lecture.

15 Catherine Kerbrat-Orecchioni, Le contexte revisité, *CORELA-RJC Cotexte, contexte, situation*, 2012, <http://corela.edel.univ-poitiers.fr/>.

16 Signification « autonome » dans les sens de inédite dans le cadre d'un réseau interdiscursif plus ou moins explicite.

17 Roger Chartier, Du codex à l'écran, *Solaris*, n° 1, Presse Universitaires de Rennes, 1994, <http://biblio-fr.info.unicaen.fr/bnum/jelec/Solaris/index.html> ; Roger Chartier et Jean Lebrun, *Le Livre en révolutions*, Textuel, 1997.

18 Hans Robert Jauss, *Pour une esthétique de la réception*, Gallimard, 1978.

19 Jean-Michel Adam, Types de textes ou genres de discours ? Comment classer les textes qui disent « comment faire » ?, in Garcia-Debanc C. (éd.), *Les discours procéduraux, Langages*, n° 141, 2001, p. 10-27.

20 Emanuel Souchier, Yves Jeanneret et Joëlle Le Marec (éd.), *Lire, écrire récrire : Objets, signes, et pratiques des médias informatisés*, Bibliothèque Publique d'Information, Centre Pompidou, Paris, 2003.

L'activation des liens hypertextuels, « *signes passeurs* » à la conjonction du sémiotique²¹ et du technique, associée à tout nouveau texte affiché, simultanément trois contextes différents : sa mise en page à l'écran (organisation graphique de l'écriture), sa relation avec le texte précédent (relations entre sites), sa signification par rapport au programme d'activité du lecteur (motivations sous-jacentes à l'activation du lien)²².

À la diversité historique et culturelle de l'*horizon d'attente* des lecteurs (e.g. motivations sous-jacentes à leur activité de lecture), est venu s'ajouter un *horizon d'attente* intra-textuel, modulable²³. La structure dynamique du texte, fondée sur le potentiel d'action du support électronique, contribue désormais à transformer rétroactivement la *rhétorique* du texte géniteur, au gré de l'activation des liens hypertextuels qu'il contient. Dans ce cadre, peut-on encore parler d'une « autonomie de sens » du texte écrit ? En d'autres termes, comment penser sa structure potentiellement signifiante ?

Le travail de réinterprétation systématique, garanti par ce que Daniel Dubuisson appelle la *fonction textuelle*, fait que tout texte bien qu'il parle d'autre chose que de lui ne cesse de faire référence à lui. C'est en tant qu'*unité transphrastique* cohésive et cohérente que le texte, par sa progression, imprime un ordre à la fugacité des événements, un ordre qui, selon le « contexte » de circulation, pourra toujours être réinterprété, modifié, repris, contesté. En ce sens, le texte, en tant que projection d'un ordre sur le monde, échappera toujours à son auteur ainsi qu'à son lecteur.

D'où l'inévitable tension entre l'hétérogénéité des significations *des textes*, sensibles aux paramètres contextuels de leur production et circulation, en contraste avec la stabilité de l'unité de contenu et d'*image* de la catégorie *du texte*.

Des entrelacs multi-dimensionnels

En adoptant une approche interdisciplinaire, l'objectif du présent dossier est de donner un aperçu de la variété des configurations qu'acquièrent les entremêlements des « textes » et « contextes » lorsqu'ils sont examinés sous deux aspects, *i.e.* le mode physique de production des textes et le support qui en garantit la circulation au sein du corps social.

À partir de deux approches différentes, les contributions de Henri Portine et de Denis Vernant proposent des mises au point terminologiques qui permettent d'affranchir les deux termes à l'étude de l'interprétation que leur attribue le langage courant.

21 Il peut s'agir d'une adresse URL ou d'un constituant du texte affiché (mot, image, graphique...).

22 Jean Davallon et Yves Jeanneret, La fausse évidence du lien hypertexte, *Communication et Langages*, n° 140, 2004, p. 43-54.

23 Alexandra Saemmer, *Rhétorique du texte numérique*, Lyon, Presses de l'ENSSIB, 2015.

Partant de l'ambiguïté du terme « contexte », Henri Portine, dresse un rapide panorama de différentes conceptions de la notion de « contexte » et met en évidence de quelle façon le profilage de cette notion dépend du type de recherche qu'on mène. Il propose ensuite ses propres distinctions entre *contexte*, *situation* et *cotexte* ce qui l'amène à considérer ces notions comme des niveaux d'analyse de phénomènes langagiers relevant d'objectifs d'étude différents et auxquels il suggère d'intégrer l'*intertexte*.

Denis Vernant, lui aborde les enchevêtrements des « textes » et « contextes », en adoptant une perspective « praxéologique », qui récuse l'opportunité de distinguer activité communicationnelle et activité stratégique. Ce qui le conduit à opérer une série de distinctions entre *contexte*, *intexte*, *cotexte*, *situation* et *arrière-plan*, considérés comme les différentes facettes d'une compréhension et d'une communication dialogique.

L'approche psychophysique de Jacques Cosnier contribue à mettre en évidence quelles sont les caractéristiques du feuilleté du processus verbo-voco-kinésique mis en œuvre dans des situations d'interaction orale de face à face et en présence. La description de la « multimodalité » des corps-parlants lui permet de pointer l'apport fondamental des modalités voco-kinésiques (*i.e.* le co-texte) par rapport à la « dynamogénie énonciative » (*i.e.* le texte).

Partant d'une approche différente, le travail de Maria Caterina Manes Gallo et Marguerite Baste pose la question de la façon dont les verbalisations contribuent à « contextualiser » la signification des actes kinésiques produits au cours de l'interaction orale entre un apprenant et un enseignant. L'analyse de deux séquences audio-visuelles permet aux auteures de montrer comment la modalité linéaire et segmentée du « texte » oral rend signifiante, par rapport à la situation en cours, la modalité plus synthétique de la sémiotisation gestuelle.

L'irréductibilité du « texte » écrit par rapport à ses « contextes » d'engendrement et de réception est abordée par Frédéric Bravo à partir des *Cahiers d'anagrammes* de Ferdinand de Saussure. Manifestation particulière du diagrammatisme du langage, l'anagramme dépend d'une logique du signifiant qui alimente chez le lecteur la perception inconsciente de nouveaux signifiés textuels. À partir d'exemples en différentes langues, Frédéric Bravo montre de quelle manière le fonctionnement de l'anagramme invite à questionner l'articulation « texte »/« contexte » et à repenser le clivage oralité/scripturalité.

L'analyse des interventions dialoguées du moine *Salvatore* dans *Il Nome della rosa* de Umberto Eco, conduit Hynde Benachir à poser la question de l'auto-référence et de l'auto-réflexivité du texte. Dans ce roman, en effet, s'enchaînent différents plans narratifs, à savoir, le « contexte discursif » du récit et le « contexte énonciatif » du discours des différents protagonistes. L'auteure montre de quelle façon l'irréductibilité du « texte » se déploie à la fois par le fait de parler avant tout de lui-même – *e.g.* les idiosyncrasies langagières de *Salvatore* – et de créer son « contexte de réception » par les échos nouveaux qu'il suscite chez le lecteur auquel il parle.

Comment jouent le « texte » et le « contexte » sur la polysémie engendrée par les emplois familiers de certaines unités linguistiques se demande Jackie Schön ? La mise à jour des mécanismes sous-jacents au processus de familiarisation des prédicats nominaux et des prédicats verbaux, lui permet de mettre en relation la dimension « systématique » de ce processus avec des éléments situationnels. Ces éléments éclairent l'interprétation à donner aux emplois marginaux de termes comme *tarte*, *cruche*, *fabriquer*..., et à lever leur ambiguïté possible.

Avec le passage du support papier au support numérique, le « contexte de réception » du texte s'est complexifié, notamment à cause de la lecture sur écran et des nouvelles fonctionnalités de l'hypertextualisation. Comme le souligne Stéphane Caro, la perte de tactilité avec le document textuel prive le lecteur de précieuses facilités cognitives liées à *l'image du texte* (e.g. les indicateurs de la position courante du lecteur). S'inspirant des principes des *théâtres de mémoire* de l'antiquité, il présente un système de navigation qui permet de visualiser la structure d'un document numérique, en réintégrant les facilités cognitives offertes par le codex.

Le potentiel d'action du support numérique est étroitement lié aussi à la possibilité d'une diffusion simultanée vers divers réseaux sociaux de contenus multi-média (texte, image, vidéo...). Dans son étude sur les publications multisites (e.g. Facebook, Twitter, Outlook...), Laetitia Émerit, réinterroge la notion de « contexte » en la distinguant de celle d'environnement numérique. Elle propose ensuite une typologie des « contextes » des publications sur les réseaux sociaux qui intègre les étapes de la vie de ces « textes » en ligne depuis leur conception jusqu'à leur réception.

Les profondes mutations subies par le paysage médiatique télévisuel suite à la prolifération croissante des plateformes d'accès (télévision, ordinateur portable, iPhones...) ont contribué à reconfigurer les pratiques des consommateurs de séries télévisées. C'est ce phénomène qui est analysé par Carlo Galimberti et Carmen Spano' à partir d'une étude empirique sur les pratiques des fans italiens des séries télévisées *Game of Thrones* et *Mad Men*. Leur analyse montre comment les entrelacs des « textes » (télévisuels) et de leurs « contextes » (de consommation) contribuent à façonner la subjectivité des fans et à faire émerger de leurs pratiques différents niveaux d'intersubjectivité.

Maria Caterina Manes Gallo

EA 4426 MICA

Université Bordeaux Montaigne

Maria-Caterina.Manes-Gallo@u-bordeaux-montaigne.fr